

Études d'histoire religieuse



Danielle Juteau et Nicole Laurin, *Un métier et une vocation — Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*, Montréal, Les presses de l'université de Montréal, 1997, xii, 194 p.

Marie-Josée Larocque

Volume 64, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006654ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006654ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larocque, M.-J. (1998). Compte rendu de [Danielle Juteau et Nicole Laurin, *Un métier et une vocation — Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*, Montréal, Les presses de l'université de Montréal, 1997, xii, 194 p.] *Études d'histoire religieuse*, 64, 106–108. <https://doi.org/10.7202/1006654ar>

n'a pas marqué l'historiographie dans cette province au même titre que la production américaine et canadienne-anglaise.

Ruby Heap,
Département d'histoire,
Université d'Ottawa.

* * *

Danielle Juteau et Nicole Laurin, *Un métier et une vocation – Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*, Montréal, Les presses de l'université de Montréal, 1997, xii, 194 p.

Cet ouvrage des auteures D. Juteau et N. Laurin fait suite à la parution du livre *À la recherche d'un monde oublié** auquel avait participé L. Duchesne. Cette deuxième phase de l'étude**, si on peut dire, poursuit donc l'analyse minutieuse de l'échantillon de quelque 3700 religieuses en mettant l'emphase, cette-fois-ci, sur le travail de cette main-d'œuvre féminine. Ainsi, cette recherche révèle le travail remarquable de ces femmes de 1901 à 1971, jetant un éclairage des plus pertinents sur leur place dans la société québécoise et cela dans le but ultime d'appréhender l'ensemble du travail des femmes pour repenser les formes multiples qu'épouse la division sexuée du travail dans nos sociétés.

L'exploration des diverses facettes du travail des religieuses à laquelle nous convient les auteures est fascinante. On y découvre que les religieuses de l'échantillon ont exercé quelque 10000 emplois répertoriés sur une période de soixante-dix ans. On constate aussi que certains facteurs influencent, de façon variable, le cheminement de carrière des religieuses, comme l'activité principale de la communauté, la période historique et la taille de la communauté. De plus, les auteures font ressortir l'existence de modèles distincts de communautés caractérisés par des proportions différentes d'administratrices, de travailleuses professionnelles et de soutien.

Mais ce qui est déterminant sur la structuration du travail des religieuses se trouve du côté du cadre spécifique que représente l'institution ecclésiastique et les rapports entre l'Église et l'État au Québec. Les auteures ont ainsi situé le travail des religieuses par rapport à l'institution ecclésiastique en faisant ressortir l'impact de ce mode d'organisation de la main-d'œuvre sur sa répartition, son organisation, son évolution, son sens. Pour Juteau et Laurin, «l'appartenance de sexe agit elle aussi sur le travail effectué puisque les femmes qui entrent en religion ne se retrouvent pas dans la même situation que les hommes qui posent ce choix» (Juteau et Laurin, 1997, p. 4). La division du travail et l'exclusion du sacerdoce sont particulièrement significatives en ce sens. Elles vont jusqu'à dire que «la division sexuelle du travail

dans l'institution ecclésiastique ressemble davantage à l'organisation du travail dans les sociétés racialement structurées» (Juteau et Laurin, 1997, p. 46).

De même, les auteures analysent le travail des religieuses par rapport à l'ensemble du travail des femmes en démontrant que ces dernières se retrouvent au-delà ou à l'interface de deux pôles constitués par le travail reproductif et domestique accompli gratuitement dans la famille, d'un côté, et, de l'autre par le travail salarié sur le marché du travail. En fait, le travail des religieuses représente un volet spécifique du rapport au sexage selon l'expression des auteures, puisque l'appropriation de leur travail s'opère par le biais de l'institution ecclésiastique, ne passant ni par la famille, ni par le mari, ni par le capital. Bien que les religieuses partagent avec les femmes au foyer la caractéristique de la gratuité de leur force de travail, c'est la comparaison avec les femmes salariées qui est des plus éclairantes. Leur analyse met en relief à la fois des similitudes et des différences importantes. Ainsi, les religieuses comme les femmes salariées se retrouvent dans la sphère des services mais les religieuses, elles, ont plus de chance d'être administratrices. Ainsi «Entrer au couvent augmente les chances des femmes d'exercer leur travail de façon autonome à l'égard des hommes» (Juteau et Laurin, 1997, p. 127).

Bref, les religieuses et les salariées se rapprochent plus les unes des autres que des mères-épouses. Et pourtant, le travail des religieuses est gratuit. Pour les auteures, cela s'explique par le fait que ce travail, comme celui des mères-épouses, s'inscrit dans le cadre des rapports de sexe. C'est à l'intérieur de ce ghetto d'emploi que représentent les communautés religieuses féminines dans l'Église que les religieuses échappent, en partie, aux ghettos d'emplois féminins qu'on retrouve sur le marché du travail, accédant à une gamme d'activités définies comme plus autonomes et plus valorisantes. «Mais tout cela n'est possible qu'au prix de l'enfermement et de l'exclusion du salariat» (Juteau et Laurin, 1997, p. 139). Les religieuses apparaissent donc comme des figures paradoxales dans le Québec de la première moitié du XX^e siècle: «Confinement dans l'espace et déplacements à travers le monde, ghettos d'emploi et mobilité occupationnelle, travail gratuit et postes de commande, autonomie interne et contrôle extérieur...» (Juteau et Laurin, 1997, p. 145).

Cette étude de Juteau et Laurin démontre que le travail qu'ont effectué ces milliers de religieuses à travers les décennies peut être considéré comme une véritable carrière ou comme un métier, avec les cheminements professionnels inhérents. Cependant, et l'analyse du rapport au sexage que font les auteures le prouve, ce travail est aussi une vocation, c'est-à-dire une main d'œuvre organisée «en fonction de l'ascétisme chrétien, orienté par un dis-

cours religieux sur la féminité et la nature féminine» (Juteau et Laurin, 1997, p. 162).

* N. Laurin, D. Juteau et L. Duchesne (1991), *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*, Montréal, Le Jour, 424 p. Notons que L. Duchesne a aussi collaboré au présent ouvrage, spécialement en ce qui a trait à l'analyse de la mobilité des religieuses.

** Apparemment, une autre étude suivra, cette fois-ci mettant l'accent sur les transformations dans le secteur hospitalier.

Marie-Josée Larocque,
Étudiante au doctorat,
Université Laval.

* * *

Micheline D'Allaire, *Les communautés religieuses de Montréal – Tome 1: Les communautés religieuses et l'assistance sociale à Montréal 1659-1900*, Montréal, Méridien, 1997, 168 p.

Micheline D'Allaire nous propose le premier tome d'une étude considérable sur les communautés religieuses à Montréal. Les autres volumes porteront sur l'éducation durant la même période, et sur le XX^e siècle (p. 157). L'A. affirme «qu'on a très peu écrit sur l'action polyvalente (...) des religieux et des religieuses» (p. 9) et veut par le fait même combler une lacune «pour évaluer l'importance du rôle social qu'elles ont joué» (p.10). Il me semble pourtant que c'est un champ en expansion de l'historiographie récente, mais dans la note laconique qu'elle soumet (p. 9, note 2), pour décrire ce champ, elle omet tous les auteurs dont les perspectives ne correspondent pas à son analyse: le fait est qu'on n'en trouve pas trace.

Quelle est donc l'intention de l'auteure? «Notre projet est ambitieux. Nous sommes consciente que l'histoire des communautés religieuses est trop riche et complexe pour que nous puissions en cerner tous les contours. Nous voulons plutôt (...) dresser une espèce d'inventaire des œuvres des communautés religieuses sans toutefois mettre en question (...) les traitements qu'ont reçus les démunis dont elles se sont occupées; (...) donner une idée globale de leurs fonctions sociales à Montréal; (...) montrer [leur] grand réseau d'aide sociale et de vie culturelle qui traverse la société toute entière; (...) comment elles se sont adaptées aux conditions sociales, en tâchant constamment d'actualiser leur charisme face aux problèmes de l'heure et aux besoins de la société»(p.10).

Le plan proposé est le suivant. Après avoir rappelé très rapidement l'«évolution de l'assistance sociale» (Ch. 1), et celle de «l'environnement